

***The Crucible***  
**Le héros lumineux de Daniel-Day Lewis**

Patricia Belzil

---

Number 81, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25371ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

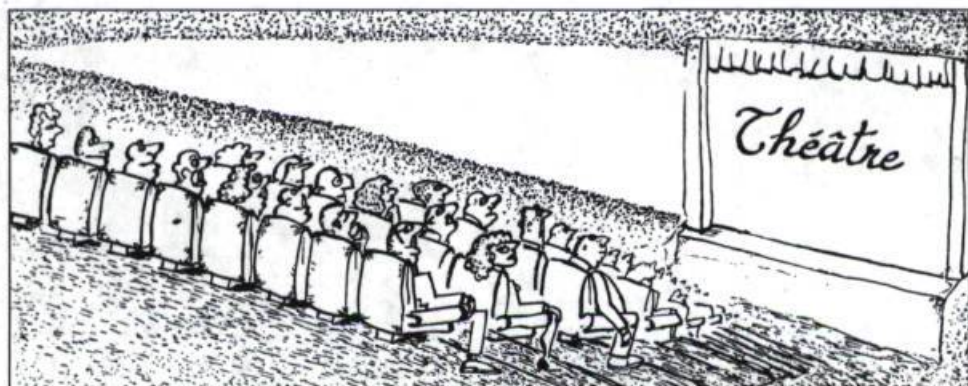
---

Cite this article

Belzil, P. (1996). *The Crucible* : le héros lumineux de Daniel-Day Lewis. *Jeu*, (81), 147–151.

# Théâtre au ciné

Patricia Belzil

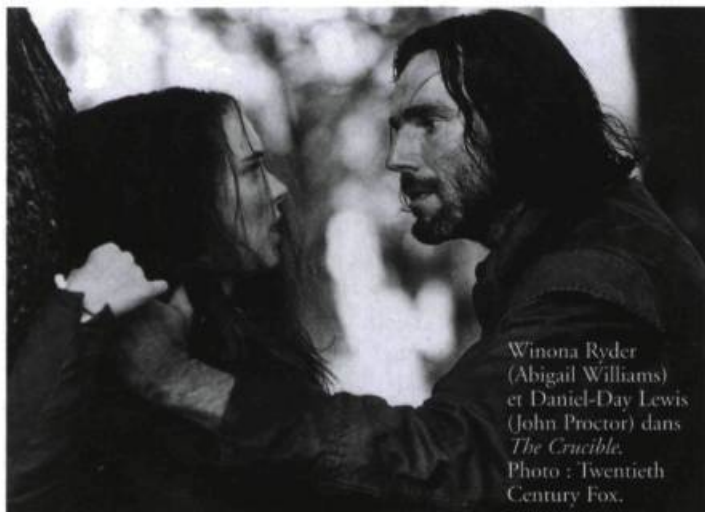


Dessin : Jean-Pierre Langlais.

## The Crucible : le héros lumineux de Daniel-Day Lewis

Comparant l'écriture pour le cinéma à l'écriture destinée au théâtre, Arthur Miller a déjà dit : « Il y a, en fait, quelque chose de plus réaliste dans la démarche cinématographique : tout y est, même [dans] les prétendus films philosophiques, étrangement banal en fin de compte<sup>1</sup>. » Il est peu

banal, en revanche, de voir un dramaturge proposer à un cinéaste une adaptation de son œuvre pour le grand écran, plus de quarante ans après sa création... C'est ce qu'a fait, à l'âge vénérable de quatre-vingt-un ans, le scénariste des *Misfits*. Pour un auteur, il s'agit là d'une merveilleuse occasion de jeter un éclairage neuf sur certains aspects ou personnages qu'il juge mal définis ou qui ne correspondent tout simplement plus à sa vision actuelle. Or, dans son *Essai sur le théâtre*, Arthur Miller disait regretter de ne pas avoir accentué la « lucidité » dans *les Sorcières de Salem*, bien qu'il



Winona Ryder  
(Abigail Williams)  
et Daniel-Day Lewis  
(John Proctor) dans  
*The Crucible*.  
Photo : Twentieth  
Century Fox.

1. Entretien paru dans un ouvrage de Ronald Hayman, *Arthur Miller*, Paris, Éditions Seghers, 1972, p. 17-18.



y eût introduit un « héros conscient », John Proctor, qui s'oppose à la société, au contraire de Willy Loman (*Mort d'un commis voyageur*) qui, lui, s'y conforme. On dirait que le cinéma l'a fort bien servi, en faisant de Proctor un être non seulement lucide mais lumineux. C'était facile. Au sein de la communauté de Salem, où dominent l'étroitesse d'esprit, le puritanisme et les petites mesquineries entre voisins, Proctor apparaît d'emblée, dans la pièce, comme l'homme intègre qui, avec quelques autres, tentera de dénoncer la bigoterie et le mensonge.

Les jeunes filles de Salem au moment de l'une de leurs « apparitions ». Au centre : Winona Ryder (Abigail Williams). Photo : Twentieth Century Fox.

Rappelons l'histoire des *Sorcières de Salem*, inspirée des événements survenus au XVII<sup>e</sup> siècle dans ce village des États-Unis. Un groupe de jeunes filles, ayant été surprises à danser dans la forêt autour d'un feu et d'une marmite louche, décident, sous l'influence de la plus volontaire d'entre elles, Abigail Williams, de feindre d'avoir été manipulées par le Malin. Les motivations d'Abigail sont simples : servante chez les Proctor l'année précédente, elle en a été chassée quand la maîtresse de maison a découvert que son mari avait succombé à ses charmes. Prétendue victime de sorcellerie, témoin privilégié au procès que l'on intente d'urgence en dépêchant à Salem les sommités ecclésiastiques et judiciaires, Abigail ne se fera pas prier pour donner les noms qu'on lui réclame avidement (il faut bien trouver des coupables, puisque les gens sont persuadés qu'il y en a) ; en dénonçant Elizabeth Proctor, elle croit détenir le moyen de se venger et d'obtenir l'homme qu'elle aime. Jusqu'à la fin, John Proctor défendra âprement sa femme contre les accusations mensongères dont elle est victime à cause de lui. John Proctor est donc un héros... mais rongé de remords. C'est pourquoi il

cédera presque à ses accusateurs lorsqu'ils tenteront de lui arracher des aveux écrits voulant qu'il se soit prêté à la sorcellerie, aveux qui, certes, lui vaudraient son pardon et lui éviteraient la potence, mais qui couronneraient le mensonge et justifieraient aux yeux de tous cette meurtrière chasse aux sorcières.

Bien sûr, il aurait été étonnant que le film de Nicholas Hytner (*La Chasse aux sorcières/The Crucible*<sup>2</sup>) ne braque pas l'éclairage sur le personnage de Proctor ; mais c'est un être « illuminé » que nous découvrons au grand écran, baignant dans une aura de dignité. J'entends d'ici hurler les puristes contre les diktats d'Hollywood, qui exigent



John Proctor (Daniel-Day Lewis) est arrêté pour sorcellerie. Photo : Twentieth Century Fox.

des héros triomphants... Que les puristes, les millériens et millériennes soient immédiatement rassurés : ainsi magnifié, et même par son péché d'adultère (car après tout, celui-ci le sert bien puisque, grâce à lui, Proctor prouve qu'il sait admettre ses fautes et s'en repentir), le personnage ne réussit que mieux à mettre au jour la bêtise de la machine démentielle qui s'est mise en branle à Salem. Tel que défendu par l'un des acteurs les plus doués et les plus souples du grand écran, Daniel-Day Lewis, le rôle de John Proctor est celui d'un homme solide comme un arbre. Dès qu'il paraît, il impose la force du personnage et son assurance.

Les premières répliques, à son arrivée, ne laissent pas de doute sur la réputation d'honnêteté et de sagesse de Proctor, et sur le respect qu'il inspire à ses concitoyens. Rebecca Nurse, la dame âgée dont le destin sera pareil au sien puisqu'elle refusera elle aussi à ses bourreaux les aveux qu'ils demandent, l'accueille dans la maison du révérend Parris – où pointent déjà des signes d'hystérie collective autour de la fille du pasteur qui feint l'apathie –, comme la personne qui calmera les esprits et ramènera tout le monde sur terre. Qu'un tel homme, parmi les plus intelligents et les plus réfléchis de Salem, soit accusé, cela témoigne de la suprématie de la communauté sur l'individu et du pouvoir inquiétant de la peur irraisonnée, dont l'effet d'entraînement est dévastateur.

Grâce au jeu nuancé de Daniel-Day Lewis, nous découvrons peu à peu un être moins parfait, c'est-à-dire éminemment humain. Le séduisant acteur incarnait un John Proctor charismatique, dégageant une grande sensualité – ce que le texte original ne laissait guère supposer. On comprenait que cet homme ait été attiré par la jolie et ardente Abigail (Winona Ryder), qui brillait à côté de l'épouse sévère et éteinte qu'interprétait Joan Allen. À leur première rencontre, les regards et la proximité des anciens amants trahissaient la persistance de leur désir, alors que dans la version scénique Proctor ne démontrait que de la froideur. Winona Ryder rendait bien l'impudence et l'intelligence supérieure d'Abigail, intelligence redoutable puisqu'elle sert sans scrupule la vengeance. Toutefois, le film prête une sensibilité à ce personnage,

2. États-Unis, 1996, 120 minutes.



décrit comme une « putain » ou une « enfant gâtée », notamment dans une scène où Abigail s'introduit dans la geôle de Proctor pour lui offrir de s'enfuir avec elle. Absente de la pièce, cette scène éclaire de façon tout à fait neuve le personnage d'Abigail, et parvient presque à l'excuser à nos yeux de la monumentale supercherie qui a entraîné la condamnation et l'exécution d'innocentes personnes. Marginale dans cette société puritaine, certes sans morale, Abigail apparaît moins comme un monstre – la femme tentatrice de la version scénique – que comme une femme passionnément, pathétiquement amoureuse. Venant après le procès où était soulignée la fausseté d'Abigail, cette scène ramenait à l'avant-plan la passion qui la dévorait.

Une « scène biblique »  
du film *The Crucible*.  
Photo : Twentieth  
Century Fox.

Pour faire de Proctor le porte-étendard de la vérité, de la lucidité et de la droiture, pour en faire un grand héros mais de dimension humaine, il a suffi de changements mineurs dans la trame narrative : une réplique ici et là, quelques nouvelles scènes, et l'homme s'est vu discrètement grandi d'une coche. En fait, plus que le scénario, ici, c'est la caméra qui a consacré le héros : elle soulignait le statut privilégié du personnage en le suivant et en le cadrant... admirativement. En outre, au moment où John Proctor est libéré, après trois mois, son aspect physique traduit de manière éloquent, grâce au maquillage, les souffrances et les privations qu'il a endurées, tel un véritable martyr chrétien. Est-il besoin d'évoquer aussi le pouvoir unique du cinéma de captiver le public, de l'absorber dans un univers, grâce à ces grands espaces balayés d'un travelling, à cette charrette de condamnés qui s'éloigne, à ce cachot où l'on entre ?

Ces images évocatrices, au théâtre, ne peuvent être montrées, à moins que l'on ait recours à la vidéo ou à quelque technique qui, de toute façon, nous fera quitter la scène au lieu de nous y absorber. Le pouvoir du cinéma est dans ses effets de réel ; même « étrangement banal », le réalisme d'un film contribue à rendre plus palpables les émotions du personnage ; il appuie, en quelque sorte, le travail de l'acteur. Le pouvoir du théâtre est ailleurs. Personne ne se plaindra de ne plus voir de naturalisme laborieux à la scène ; le théâtre a d'autres moyens d'émouvoir, et ce sont d'autres émotions, je crois, qu'il cherche à susciter. Je ne me souviens pas d'avoir jamais pleuré au théâtre ; j'y ai déjà été chavirée, bouleversée ; j'en suis sortie pensive, peut-être abattue ; mais il me semble qu'on ne peut y pleurer par empathie comme on le fait au cinéma devant le drame d'un John Proctor... Si l'on sollicite ce type d'émotion, au théâtre, je n'y vois que sensiblerie et je reste de glace. L'effet de réel, au cinéma, estompe peut-être la distance critique. Quoi qu'il en soit, misérable, sale, édenté, John Proctor gagne notre sympathie à la fin du film (si ce n'était déjà fait), en révélant de façon bouleversante tout ce qu'il peut y avoir de fierté chez un homme. Daniel-Day Lewis rendait avec une rare puissance le déchirement de John Proctor, qui doit choisir entre une vie sauve, mais souillée par le mensonge, ou une mort empreinte de dignité. S'il choisit d'abord la vie, ce n'est pas par peur de mourir, mais parce qu'il ne se croit pas digne de mourir comme un héros : il se trouve orgueilleux de prétendre à une telle mort alors qu'il a commis l'adultère, faute irréparable dans cette société. C'est parce qu'il réussit à se pardonner à lui-même qu'il préfère la mort au mensonge et conserve sa dignité. Il refuse donc, ultimement, de signer les aveux qu'il vient de concéder. « Vous avez pris mon âme, laissez-moi au moins mon nom. Je n'en aurai jamais d'autre. » C'est un homme sans reproche qui part donc pour l'échafaud, et l'on applaudit presque sa mort, nécessaire pour éveiller la conscience des hommes et que cesse l'aveuglement assassin.

Il y a quelque chose de christique dans le destin de John Proctor... surtout tel que glorifié dans cette adaptation de *The Crucible*. Avec ses images composant des tableaux presque bibliques et la grande luminosité qui y règne, le film peut inviter à cette interprétation. Le rapprochement entre le calvaire du Christ et l'épreuve de John Proctor n'est-il pas autorisé par le titre (*crucible* signifie *creuset* mais aussi, au figuré, *épreuve terrible*) ? Pourtant, c'est avant tout la grandeur morale d'un homme – la foi religieuse est pour peu de chose dans le dilemme de Proctor et, chez les autres, elle égare plus qu'elle n'éclaire – qui m'a frappée. Proctor est un grand héros, parce que c'est un grand homme. Mais ni plus ni moins que chacun de nous peut l'être.

En fin de compte – et je soupçonne Arthur Miller d'en être à présent intimement convaincu –, l'histoire de Salem, au cinéma, grâce à un scénario et à un filmage nets et inspirés, grâce surtout à la *lumineuse* interprétation de Daniel-Day Lewis, se révèle rien moins que banale. ◆